

Je me suis arrêté à peindre le caractère de ces deux hommes respectables, parce que je crois que le mien s'est formé de celui de l'un et de l'autre. Quant à mon excellente tante, elle passait la moitié du jour à prier à l'église et l'autre moitié à quereller sa servante à la maison. Sa fille Adèle l'aidait dans ses occupations domestiques, cousait, tricôtait, lisait et arrosait le jardin.

Jamais je n'oublierai le peu de jours paisibles que je passai dans ces lieux enchanteurs. Aucun fleuve majestueux ne coule, il est vrai, dans leur voisinage; on ne voit dans ce séjour ni lacs d'azur ni forêts ombragées; mais il a une plage qui retentit de l'éternel murmure des flots; il a des collines de granit qui s'avancent fièrement dans la mer et la dominant; enfin, il a un port naturel couronné de frais bocages, et dont les fortifications et les môles sont formés par des montagnes.

J'ai dit: "Le peu de jours paisibles." En effet, les orages de la vie commencèrent de bonne heure à m'assaillir. Aujourd'hui que le temps a blanchi ma tête, il me semble que ces tempêtes de mon cœur n'ont été qu'un songe; et les vagues qui, au moment du péril, me paraissent si formidables, ne sont plus pour moi, aperçues du rivage, que comme des rides à peines perceptibles sur la vaste étendue de l'océan. Mais, pour que l'histoire de mes erreurs soit profitable, je dois peindre les scènes de mon adolescence et de ma jeunesse avec les mêmes couleurs qu'elles avaient alors à mes yeux.

(... continuer).

PEAUX-BLANCHES

ET

PEAUX-ROUGES

(Dramas de l'Amérique du Nord)

PAR

EMILE CHEVALIER.

(Suite et fin.)

Ecoute encore. Que ton œil ne se fatigue pas à suivre cette voie où je laisse entière la piste d'un cœur qui t'aime et s'embaume de ton amour. Sur cette piste, tu recueilleras quelques-unes des fleurs que tu m'as offertes pendant ces courtes nuits où il m'était donné de te regarder, de te sentir, d'entendre ces accents dont mon oreille avide ne se serait lassée jamais!

J'étais partie du Sault-Sainte-Marie, et traversais le lac Huron pour me rendre à la ville habitée par le chef des Français, lorsque je rencontrai, au-dessous de Michillimackinack, un Indien nadoessis. Il m'apprit que mon frère, désespérant de me retrouver, était à Montréal, chez un de nos parents, interprète pour la compagnie de la baie d'Hudson.

Mon frère est prudent, il est sage, il est habile; Meneh-Ouiakon résolut de le consulter.

Émerveillée par ces vastes maisons flottantes, qu'elle rencontrait sur le Saint-Laurent; ravie, puis épouvantée par le mugissement de ces longs canots qui marchent conduits par le feu sous une ondoyante colonne de fumée; se croyant transportée dans les lieux habités par le Maître de la Vie, à la vue de ces hautes cabanes, de ces peupliers villages, de ce mouvement incomparable qu'elle distinguait sur les deux rives du fleuve, elle arriva à Montréal.

Ihouamé Miouah, la fille des sachems nadoessis sent son âme lourde; elle l'ouvre à celui qu'elle aime, afin que le ciel ne devienne pas pour lui sombre et orageux comme il l'est pour elle.

Ici la douleur a tiré son voile sur ma radieuse journée. En présence des filles blanches, lumineuses comme la lune, parfumées comme les fleurs de nos bois, légères et gracieuses comme les biches, qu'est-ce qu'une malheureuse squaw? L'onde des fontaines m'avait fait croire que j'avais quelques charmes; vos miroirs me montrent si laide que je les évite; la teinte de ma chair est hideuse, mes cheveux sont durs et raides comme des flèches, mes joues sans rondeur n'offrent que des angles; j'ai la taille maigre et sèche; mon plus beau costume est aussi disgracieux que mes formes. Je sens tout cela, j'ai horreur de moi-même! Mon Dieu, pourquoi cette distinction entre ma race et celle de mon bien-aimé?

Ihouamé Miouah, tu ne reverras plus la fille des sachems nadoessis. Elle n'était point faite pour toi. Non-seulement son cœur n'a ni la vaillance, ni l'ardeur du tien, mais son esprit rampe comme la tortue, et celui de l'homme blanc s'élève, vole comme l'aigle des Montagnes de Roche.

Meneh-Ouiakon veut s'entretenir avec le Toi qui vit dans sa pensée, dont sans cesse les yeux de son esprit voient, pour l'adorer, la noble image.

Le vent de la tempête souffle sur nous, Nitigush Ouscta!

Mon frère, qui réglait à Montréal une affaire avec notre parent de la Compagnie de la baie d'Hudson, a appris de la bouche de Meneh-Ouiakon qu'elle t'aimait. Il désapprouve notre amour. Sang rouge et sang blanc ne peuvent se mêler, dit-il. Je le pensais. La fille des sachems nadoessis restera une plante stérile. Plains-là, car son sort est bien cruel!

T'avoir vu, t'avoir souhaité, t'avoir espéré, et s'éloigner volontairement de toi! Mais, étais-je digne de ces délices? Non; mieux vaut encore les avoir imaginées, que d'avoir savouré leur réalité pour les perdre ensuite. Tu m'aimes sans doute, tu m'aimes aimée quelque temps, mais tu serais revenu aux femmes de ton origine. Rien de plus naturel, rien de plus juste.

Adieu, comme ils disent ici, adieu, Ihouamé Miouah; va, sois heureux, tu le mérites, tu es beau, tu es bon, tu es brave; Meneh-Ouiakon priera pour toi. On lui a raconté que des vierges se réunissaient et s'enfermaient dans une enceinte particulière pour implorer le Maître

de la Vie en faveur de ceux qu'elles aiment. Meneh-Ouiakon leur demandera asile, et si ses vœux sont exaucés, Ihouamé Miouah, la félicité te prêtera chaque jour son bras, chaque nuit elle bercera ton sommeil.

Adieu donc, encore adieu, Ihouamé Miouah; je me suis entretenue une dernière fois avec le Toi qui vit dans ma pensée, dont sans cesse les yeux de mon esprit voient, pour l'adorer, la noble image.

MENEH-OUIAKON.

Un voyageur canadien portera cette lettre au Sault-Sainte-Marie, et mon frère, auquel j'ai dit ton nom, s'apprête à partir pour te délivrer. Il a des choses importantes à te révéler.

O Ihouamé Miouah, quand tu seras par delà le grand lac Salé, rappelle-toi, aux heures de loisir, la fille des sachems nadoessis, dont le cœur ne cessera qu'avec le souffle de battre pour le Toi qui vit dans sa triste pensée.

CHAPITRE XX.

LES MÉMOIRES DE FAMILLE.

—Combien est difficile à combattre la puissance de l'amour, puisque ma raison a beau protester contre le désir de revoir cette jeune Indienne, la tentation l'emporte, je le sens, sur les meilleures barrières que j'oppose à mon idée folle, —oui, bien folle! car Meneh-Ouiakon ne m'aime pas, après tout! si elle m'aimait, bannirait-elle de son cœur l'espérance de nous unir un jour? Les arguments contenus dans cette lettre sont pitoyables! Du reste, elle a du être écrite à diverses reprises. C'est plutôt un journal qu'une lettre, cela se voit; et après tout, je n'ai pas de préjugés de race, moi! j'épouserai aussi bien une négresse, si elle me plaisait, que la plus blanche de nos Françaises. Vraiment, elle me fait rire avec sa peau rouge! Elle a tout bonnement la mine d'une Méridionale au sang chaud et généreux. Son esprit est original, son caractère héroïque, elle possède l'âme d'une reine, et si son extérieur offre, tant au moral qu'au physique, quelques singularités, disons mieux, quelques bizarreries, six mois de séjour à Paris la priveront bien complètement, hélas! de ce délicieux parfum exotique. Est-elle belle! est-elle noble! Ah! comme je l'aime, comme je comprends qu'on la puisse, qu'on la doive aimer...

A cette réflexion Adrien Dubreuil, qui se promenait, la lettre de Meneh-Ouiakon à la main, dans la chambrette qu'il avait occupée un an environ auparavant chez le père Rondeau, au Sault-Sainte-Marie, Adrien Dubreuil s'arrêta; il croisa les bras sur sa poitrine, pencha la tête, et son front s'assombrit.

—Cependant, continua-t-il après un moment, si elle avait aimé cet homme... ce... Jésus... mon frère... elle avoue que son sein a battu pour lui... si... mais non, s'écria-t-il avec force, en frappant du pied, non, c'est impossible... Meneh-Ouiakon, grande et courageuse comme je la connais, se serait plutôt tuée que de se laisser souiller par les embrassements d'un pareil... N'ajoutons rien, il fut mon frère... Il a expié ses crimes!... Néanmoins, je ne puis donner mon nom à la femme qui vécut au milieu de ses concubines, qui partagea peut-être leurs débauches... la sagesse, le devoir me le défendent... Ah! j'accuse ma bienfaitrice, je suis un misérable... c'est indigne!

Dubreuil recommença à arpenter la pièce. Il était en proie à une vive agitation. Des larmes roulaient sous ses paupières et coulaient lentement de ses joues sur le sol. On frappa à la porte. Il n'entendit pas.

Les coups redoublèrent; il n'entendit pas davantage. Alors la porte fut ouverte discrètement, et Jacot Godailler, en petite tenue de dragon, parut dans l'entre-bâillement.

—Pardon de vous déranger, mar'chef, dit-il en portant la main droite à son bonnet de police; pardon, mais sans vous manquer de respect, le bourgeois demande quand vous serez prêt à partir.

—Ah! c'est juste; dis-lui que je me tiens à sa disposition.

—Il voudrait encore savoir si nous gagnons Montréal ou New-York.

Adrien tressaillit. Il hésita, se frappa le front, et, au bout d'une minute, répondit comme un homme entièrement irrésolu:

—Eh bien, en route je me déciderai.

Il allait reprendre sa marche dans la chambre. Jacot Godailler l'en empêcha.

—C'est qu'il y a quelqu'un qui désire vous parler, dit-il naïvement.

—Qui ça?

—Un sauvage. Il arrive des pays d'en bas, comme dit le bourgeois Rondeau, et il a une lettre pour vous.

—Une lettre pour moi! qu'il entre, fit Adrien avec vivacité.

Un Indien de haute taille et de belle prestance se présenta peu après.

On m'appelle, dit-il, Sungush-Ouscta: mon frère me reconnaît-il? il m'a sauvé la vie, je ne l'ai pas oublié.

—Sungush-Ouscta! Oh! oui, je vous reconnais, vous êtes le frère...

Dubreuil s'interrompit, n'osant prononcer le nom de celle qu'il aimait.

—Je suis, dit gravement le chef nadoessis, frère de Meneh-Ouiakon. Voici sa parole qu'elle t'envoie par moi, pour que tes yeux en prennent connaissance et la marquent dans ton esprit.

Et il lui tendit une lettre.

Adrien Dubreuil la parcourut rapidement, en frémissant et en palissant. Puis, d'une voix altérée, il s'écria:

—Quoi! ce scélérat de Judas l'a poursuivie jusqu'à Montréal; il a tenté de l'enlever, de lui faire violence, et n'y pouvant parvenir, lui a jeté une bouteille de vitriol au visage. Oh! le monstre!... Ah! je suis déterminé, maintenant. J'irai droit au Canada, au lieu de retourner en France, comme c'était mon intention... Je vengerai Meneh-Ouiakon... et l'épouserai!... Elle est malheureuse... elle est affligée... plus de misérables considérations mondaines... je serai son mari... son protecteur naturel...

Le brave jeune homme fondit en larmes.

Pendant ce temps, Sungush-Ouscta l'examinait en silence, mais avec une attention soutenue.

Le voyant un peu plus calme, il lui dit:

—Meneh-Ouiakon est vengée, que mon frère se rassure. Voilà la main qui a frappé son lâche assaillant.

—Mais elle, où est-elle? dites-le moi.

—Meneh-Ouiakon, répondit l'Indien, est parmi les robes noires de Montréal.

—Au couvent?

—Oui.

—Ah! s'exclama Dubreuil avec une explosion de douleur, j'ai mérité mon sort! Si, au lieu de rester ici dans l'irrésolution, depuis que le père Rondeau m'a remis la première lettre de cette pauvre Meneh-Ouiakon, il y avait deux mois, j'étais parti pour Montréal... si j'avais écouté la voix de l'honneur, la voix de l'amour... Mais, dites-moi, mon frère, ses vœux sont-ils prononcés?

—La parole de Meneh-Ouiakon, repartit le jeune chef, doit être écoutée. Elle ne veut plus voir mon frère; que mon frère lui obéisse. A présent, je vais t'adresser une question: tu es Français de race.

—Oui, répondit distraitement Adrien.

—Né à Cambrai?

—Oui.

—Tes ancêtres ont vécu sur nos territoires de chasse?

—Oui, fit encore l'ingénieur, reprenant quelque intérêt à la conversation.

—Ils étaient chefs et s'appelaient du Breuil?

—C'est juste; lors de la Révolution française, nous nous sommes volontairement dépouillés de notre titre.

—Et ton aïeul est mort ici?

—Je l'ignore...

—Il est mort glorieusement, en s'échelonnant sous les ruines du fort Sainte-Marie, pour ne pas tomber entre les mains des Anglais.

—Comment savez-vous?...

—Connais-tu cela? fit l'Indien.

Et, tirant de son sac à médecine une miniature qui représentait un capitaine du temps de Louis XV, il la montra à Dubreuil.

—Mais, s'écria celui-ci, c'est mon grand-père; nous avons son portrait en pied à la maison. D'où tenez-vous ce médaillon?

—Je le tiens de mon père qui fut l'ami de ton aïeul, comme nos ancêtres le furent des tiens depuis bien des hivers. Suis-moi, je vais te rendre un héritage qui t'appartient.

Dubreuil céda à cette invitation sans trop savoir ce qu'il faisait, tant son cœur était gros d'émotions.

Ils sortirent silencieusement, accompagnés par Jacot Godailler et le père Rondeau, munis de pioches et de pelles, et s'avancèrent à une courte distance du village.

Le printemps renaissait, égayé par les sourires de la nature et le ramage des oiseaux.

Nos quatre hommes firent halte sur une sorte de monticule, composé de terre et de pierres, sur lequel avait été un épais hallier.

C'étaient les ruines, encore visibles, de l'ancien fort français du Sault-Sainte-Marie, alors que ce village était un des plus considérables établissements que nous eussions dans l'Amérique septentrionale pour la traite des pelleteries.

Sungush-Ouscta s'assit solennellement sur le sol, croisa ses jambes sous lui, bourra son calumet, l'alluma, et s'adressant au père Rondeau:

—Il faut fouiller là, dit-il, en indiquant le sommet du tertre.

Le Canadien et l'ex-dragon se mirent à l'œuvre, creusèrent un trou profond de plusieurs mètres, et tout à coup un son sourd se fit entendre.

Ils étaient arrivés sur la voûte de l'un des caveaux de l'ancien fort.

Cette voûte fut défoncée. Dans le caveau on trouva un coffret de fer, annonçant par sa forme et ses fines ciselures l'art merveilleux du xvii^e siècle.

—En voilà une jolie boîte, un peu plus propre que la caisse du 7^e, sans vous offenser, mar'chef! s'écria Jacot Godailler à la vue du coffret.

L'ayant soulevée, il ajouta en secouant la tête:

—Mais tout ce qui reluit n'est pas or; sauf votre respect, mar'chef, c'est léger comme une plume.

La caisse fut apportée aux pieds de Dubreuil; Sungush-Ouscta, rompant la taciturnité dans laquelle il était plongé, dit à l'ingénieur, en lui présentant une clef qu'il avait prise dans son sac aux amulettes:

—Ouvre, mon frère.

D'une main tremblante, Adrien Dubreuil ouvrit le coffret.

Il renfermait une épée brisée et un fort rouleau de parchemin avec ce titre:

LA VIE ET LES AVENTURES

DE DIVERS MEMBRES DE LA NOBLE FAMILLE DES DU BREUIL

DES-PAYS DE LA NOUVELLE-FRANCE.

—Sans vous manquer de respect, mar'chef, vous nous lirez ça, dit Jacot Godailler à Adrien, qui considérait avec un respect religieux ces souvenirs de ses aïeux.

—Et, si vous m'en croyez, jeune homme, vous en ferez des livres imprimés, afin qu'on sache dans la vieille France, qui nous a oubliés, quoique nous l'aimions toujours, ce que virent les Canadiens, si malheureusement abandonnés par elle, continua le père Rondeau d'une voix émue.

—Et Sungush-Ouscta espère, ajouta le sagamo, que son frère n'omettra pas de mentionner, dans sa parole écrite, la vaillance des Nadoessis et leur vieil attachement pour les Français!

—Oui, vive la France! s'écria Jacot Godailler en se levant.

—Vive la France! répétèrent le Canadien et l'Indien d'un ton enthousiaste.

—Mes amis, dit Adrien Dubreuil, profondément touché, j'essaierai de vous satisfaire.